

**Barbara Zoeke**  
**L'HEURE DES SPÉCIALISTES**  
**Traduction de l'allemand par Diane Meur**  
**Paris, Éditions 10/18, 2021, 309 p.**

Alexandra Juster  
Université de Cordoue

***L'inconcevable pourtant s'est produit : le programme national-socialiste T4***

L'ancien professeur et ami de Maximilian Koenig, le professeur Gustaf Clampe, n'a de cesse de mettre Max en garde : « Ils vont commettre l'inconcevable, ils n'auront pas besoin de courage, seulement de la protection du groupe, de l'uniforme. »

Barbara Zoeke, psychologue, professeure aux universités de Münster, Francfort, Cologne et Munich, par ailleurs ancien membre du conseil d'administration de la Société Internationale de Psychologie Comparée, a publié son premier roman *L'heure des spécialistes*<sup>1</sup> en 2017 en Allemagne pour porter à la lumière l'un des chapitres les plus noirs de l'histoire du national-socialisme allemand : le programme eugéniste d'Hitler avec l'objectif de « nettoyer » le peuple allemand de toutes ses « impuretés » pour faire naître le peuple aryen pur, blond aux yeux bleus, en parfaite santé, un peuple dont toute malformation, maladie héréditaire, tout handicap physique ou mental aurait été éliminé. Pour cela, les humains « indignes de vivre » sont « soignés » dans des cliniques spécialisées pour ensuite être transférés dans des institutions de mise à mort méthodique sous le couvert de la science médicale et à l'abri des regards. Ce roman se base, exception faite pour les protagonistes, sur des faits historiques rigoureusement recherchés.

Le 1<sup>er</sup> octobre 1939, Hitler signe un acte d'habilitation confidentiel stipulant que « le dirigeant du Reich Bouhler<sup>2</sup> et le docteur Brandt<sup>3</sup> sont chargés d'étendre les pouvoirs des médecins [...] à accorder une mort miséricordieuse aux malades qui, selon les critères humains, auront été déclarés incurables », donnant ainsi lieu à l'opération T4.

Cette politique raciale, qui fusionne biopolitique et thanatopolitique, le généticien nazi Otmar von Verschuer<sup>4</sup> l'annonce sans ambiguïté en 1936 :

« Le nouvel État ne connaît d'autre objectif que la réalisation des conditions nécessaires à la conservation du peuple. » Ces paroles du Führer signifient que tout acte politique de l'État national-socialiste sert la vie du peuple [...]. Nous savons aujourd'hui que la vie d'un peuple est garantie uniquement si les qualités raciales et la santé héréditaire du corps populaire sont préservées.

Le théoricien allemand du droit, Carl Schmitt, distingue les citoyens jouissant d'une existence « politique » de ceux qui en sont dépourvus. Les seconds ne seraient pas dignes de la permanence dans le peuple allemand, et pourraient donc être tués impunément pour faire référence à la théorie du « *Homo Sacer* » développée par Giorgio Agamben. Il s'agit là d'une

---

<sup>1</sup> Titre original : *Die Stunde der Spezialisten*. Berlin : Die Andere Bibliothek, 2017.

<sup>2</sup> Philipp Bouhler (1899-1945) : membre du NSDAP (parti national-socialiste) dès 1922, chargé de l'élimination des malades incurables.

<sup>3</sup> Karl Brandt (1904-1948) : médecin personnel d'Hitler chargé, avec Bouhler, de mettre en œuvre le programme d'euthanasie pour les malades incurables.

<sup>4</sup> Otmar Reinhold Ralph Ernst von Verschuer (1896-1969) : l'un des plus importants médecins eugénistes de l'Allemagne nazie, a publié la *Biologie raciale des Juifs* et le *Manuel d'Eugénique et Hérité humaine*.

tentative de trouver une explication théorique à l'inexplicable horreur de la folie thanatopolitique national-socialiste, qui pénétrait le corps humain jusque dans sa plus profonde intimité.

De cette folie témoignent encore aujourd'hui les vestiges des camps de concentration nazis, les témoignages des survivants juifs en voie de disparition (jusqu'à quand ?), les écrits sur la législation raciale et sur les corps politiques de la SS, de la SA et de la GESTAPO<sup>5</sup>, mais très peu de détails ont filtré à ce jour sur le programme médical d'extermination des vies qualifiées d'indignes, parce qu'incapables de travailler, parce qu'atteintes d'une maladie incurable, parce que susceptibles de transmettre une maladie héréditaire.

Barbara Zoeke livre au lecteur les détails glaçants de cette machine de mise à mort planifiée, avec l'aide du corps médical, à l'abri des murs des sanatoriums et des cliniques.

D'abord, le lecteur suit la perspective de la victime en la figure fictive de Max Koenig pour ensuite se confronter avec celle du bourreau, le médecin en chef, Friedel Lerbe.

Max Koenig, 41 ans, est professeur d'histoire antique à l'Université de Leipzig, où il a succédé au professeur Gustaf Clampe. Il est marié à une femme italienne, Félicitas (Fée) avec laquelle il a une fille, Angelica (Poupette). Son père, atteint de la maladie de Huntington<sup>6</sup>, se suicide avec sa femme, mais Max ne cherche pas à en savoir plus sur les mystères de la maladie paternelle.

En 1940 il est hospitalisé pour une fracture à la jambe et à la hanche à l'hôpital de La Charité à Berlin pour se faire opérer par la sommité du milieu médical, le docteur Sauerbruch<sup>7</sup>. Si son accident restera sans séquelles, le docteur soupçonne l'origine nerveuse du tremblement de ses mains et de son élocution confuse, dont Max a hérité de son père, et le fait transférer au sanatorium de Wittenau<sup>8</sup>.

Soumis à des cures draconiennes d'injections d'insuline, après le diagnostic « troubles locomoteurs, chutes, élocution confuse : c'est neurologique », son état de santé décline à vue d'œil et il se trouve vite cloué au lit, à la merci de ceux qui l'entourent. Dans ce monde de désolation que l'infirmière en chef Rosemarie lui fait entrevoir dès son arrivée – « Mon frère aîné est un spécialiste connu d'études raciales. Il les connaît tous personnellement : Eugen Fischer, Fritz Lenz, Erwin Baur<sup>9</sup>, le baron Otmar von Verschuer. Il sait quelle guerre est menée par les médecins allemands. Ils ont leur propre terrain de combat : ces cliniques-ci » – Max est aidé par Rosemarie, Elfi (son assistante) et Carl Hohein, lui-même interné, mais encore capable de travailler. La jeune Elfi, souffrant de schizophrénie, risque d'être soumise à la stérilisation forcée. Max l'aidera à sortir de la clinique grâce à sa belle-sœur Catia, mariée à un nazi de haut rang. Il cache d'ailleurs soigneusement l'existence de sa fille Angelica (Poupette) qui risquerait le même sort de la stérilisation du fait de la maladie paternelle. Carl l'aide à rédiger des lettres à l'attention de sa femme Fée, dont il reçoit quelques visites. Max dépérit tellement qu'il ne peut plus parler ni écrire. Lorsque le jour des « formulaires<sup>10</sup> » arrive, Max Koenig doit

---

<sup>5</sup> *Schutzstaffel* (SS) : la garde rapprochée d'Hitler. *Sturmabteilung* (SA) : groupement paramilitaire chargé des perquisitions et des arrestations. *Geheime Staatspolizei* (GESTAPO) : police secrète qui a joué un rôle-clé dans l'organisation de la politique d'extermination des juifs.

<sup>6</sup> Neuropathologie dégénérative incurable à transmission autosomique dominante.

<sup>7</sup> Ernst Ferdinand Sauerbruch (1875-1951) : l'un des plus grands chirurgiens du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>8</sup> L'hôpital psychiatrique de Wittenau, fondé en 1880 pour ensuite être transformé en sanatorium en 1920, fut l'un des lieux de mise en pratique du programme T4.

<sup>9</sup> Eugen Fischer (1874-1967) : médecin, anthropologue et eugéniste allemand, fervent partisan des lois raciales. Fritz Gottlieb Karl Lenz (1887-1976) : généticien, anthropologue et eugéniste allemand. Erwin Baur (1875-1933) : médecin, botaniste, généticien et eugéniste allemand. Avec Fischer et Lenz, il publie les *Principes fondamentaux de la science de l'hérédité humaine et de l'hygiène raciale*, considéré entre 1921 et 1945 comme la référence de la politique eugéniste nationale-socialiste.

<sup>10</sup> Ces formulaires devaient être minutieusement remplis par le personnel médical, recensant toutes les données sur les malades. Une case encadrée de noir, en bas à gauche, devait enfin être remplie d'un signe « plus » rouge (mise à mort) ou d'un signe « moins » bleu (maintien en vie).

constater que le sien porte en bas à gauche le « plus » rouge qui fait de lui une « chose » inutilisable : « Bref, j'avais tout faux. J'étais inutilisable comme membre de la communauté du peuple allemand. Inutilisable pour la victoire finale. »

Les procédés minutieusement élaborés et planifiés de la machine létale se mettent en marche : Max est transféré par le Gekrat<sup>11</sup> au centre de transit de Teupitz<sup>12</sup> où il est entassé dans une salle bondée et soumis à nouveau au recensement administratif : « Deux infirmiers sont passés dans les rangs avec des boîtes d'archives et ont comparé nos visages aux photographies dans leurs dossiers. Nous étions devenus des documents, des numéros. Rien de plus. Mais il fallait absolument que les noms correspondent aux numéros portés sur les listes. » Une fois la besogne administrative accomplie, les condamnés sont transférés au centre d'extermination de Bernburg<sup>13</sup>, qui possédait une chambre à gaz et un four crématoire, pour disparaître dans la plus grande discrétion au nom de la santé du peuple allemand :

Voilà que les meurtriers de masse ne se reconnaissent plus à l'œil nu. Ils n'ont plus besoin de vigueur physique, ils ont maintenant des armes qui passent inaperçues : gaz toxiques, injections, comprimés. L'appareil sensoriel humain s'est laissé distancer par les progrès de la chimie, de la médecine. Maintenant les choses se font sans bruit. Tuer est devenu le métier des experts bien formés. Des spécialistes de la maladie, de la mise à mort.

Max est présenté au médecin en chef Friedel Lerbe qui, avant d'actionner la manette à gaz de monoxyde de carbone, doit faire défiler chaque candidat à la mort, pour inscrire dans son dossier une raison de son décès qui sera officiellement communiquée à sa famille : « Construire une réalité parallèle, une fiction destinée aux proches. Inventer des causes de décès, qui soient naturelles dans un établissement normal, tourner des épîtres consolatoires chaleureuses, fournir des urnes et des certificats de décès en bonne et due forme. » Pour Max, dont il garde le souvenir du grand professeur d'histoire antique et du beau-frère de son oncle Gernoth, nazi haut-gradé et mari de Catia, il inscrit « Pneumonie infectieuse » comme cause de décès.

Après tout, il fait ce travail dur et pénible pour le bien de la nation, par fidélité envers le Führer. Une fois que la mission sera accomplie, tout ira mieux, comme il veut le faire croire à ses collaborateurs de la clinique :

Nous qui sommes la jeunesse virile de notre peuple, nous luttons pour le corps sain de la nation, pour la pureté d'un sang débarrassé de toute maladie héréditaire. Libres, forts et beaux, tels seront nos enfants, tel sera le peuple allemand dans son ensemble. Nous sommes obligés pour cela d'outrepasser des bornes, de penser avec radicalité. Le confort des lois bourgeoises, la sentimentalité ou même la pitié, c'est bon pour les vieux. Nous, nous savons ce qu'implique la fidélité absolue au Führer, même en des temps difficiles. Chacun lutte sur son front !

Apprécié par ses supérieurs comme professionnel fiable, sérieux et méticuleux, Lerbel – dont le physique ne correspond pas à l'idéal aryen d'homme grand, blond aux yeux bleus – perçoit sa nomination au poste de médecin en chef de la clinique de Bernburg comme une promotion flatteuse, qui lui permettra de gagner en importance face à la société, face à son frère aîné avocat et face à lui-même. Un revenu confortable lui ouvre la perspective de se marier et d'emménager dans une maison pour hauts fonctionnaires du régime. Il s'investit avec minutie dans son travail et gagne la reconnaissance de la hiérarchie grâce à l'élaboration d'un répertoire pour que les causes de décès fictives, invoquées sur les documents administratifs par ses

---

<sup>11</sup> *Gemeinnützige Krankentransportgesellschaft* (« société d'utilité publique pour le transport des malades ») : elle est chargée du transfert des malades et handicapés vers les centres de transit puis d'extermination.

<sup>12</sup> L'hôpital psychiatrique de Teupitz dépendait de la clinique d'extermination de Bernburg.

<sup>13</sup> Une aile de l'Établissement provincial de soin et de santé de Bernburg sur la Saale. Il s'agit d'un établissement d'exécution des personnes identifiées par le programme Aktion T4 comme indignes de vivre.

confrères, soient cohérentes avec la maladie du patient aux yeux de la famille du défunt, convaincu que le travail doit être fait le mieux possible : « Satisfaire tout le monde. Les proches, mais nous aussi. Les tâches à accomplir pour le Führer, quelles qu'elles soient, il faut que chacun de nous s'en acquitte bien. Soigneusement, irréprochablement... »

Pour Lerbel le travail bien fait est toute sa fierté, qu'il soit dur, dégoûtant, inhumain, violent, cruel, atroce, moral ou immoral, peu importe ; ce qui prime, c'est le bon fonctionnement d'un mécanisme bien rodé. Cette vision rejoint celle de Carl Schmitt : « *Die Staatsmaschine funktioniert oder funktioniert nicht*<sup>14</sup> », indépendamment du contenu moral ou immoral, bon ou mauvais, des lois qui y président<sup>15</sup>.

L'extermination à Bernburg fonctionne bien. La chambre à gaz et le four crématoire tournent sans défaillance technique. Le personnel est bien exercé à ses tâches. Les procédures, dès l'arrivée des malades jusqu'à l'enregistrement administratif de leur décès, sont parfaitement planifiées et coordonnées : conduite des patients dans le hall, collection de leurs objets de valeur et sauvegarde dans des sacs numérotés, trois photographies en pied, de buste et de profil, visite médicale, conduite à l'antichambre de la chambre à gaz, déshabillage, entrée dans la chambre à gaz et fermeture de la porte, actionnement des valves à gaz de monoxyde de carbone, séparation des corps et transport au four crématoire au bout du couloir, broyage des os après combustion, fourrage de 3 kg de poudre d'os dans chaque urne, établissement d'un certificat de décès, envoi d'une communication avec l'urne aux familles...

Le maniement des valves à gaz de monoxyde de carbone représente la partie la plus délicate dans ce processus de meurtre de masse et demande une certaine compétence que Lerbel a acquise avec fierté :

Un ingénieur de l'institut de technique criminelle, à Brandebourg, m'avait initié au maniement des valves. Ni trop, ni trop peu. Au moins quand j'étais de service, ils mouraient à bas bruit. Sans tumulte. Voilà pourtant que l'un d'eux se jetait contre la porte métallique. Un premier, puis un second [...] Avec prudence, j'ai tourné un peu plus les valves des deux bombonnes ; peu à peu, le silence revenait à côté. Un profond silence. Un silence de mort. Encore cinq minutes et je pourrais couper l'arrivée du monoxyde de carbone. Je restais là, sans regarder par la petite lucarne. Il n'y avait qu'à attendre. Ne rien penser, ne rien vouloir : juste attendre.

Comment être capable d'exprimer et de penser une telle banalisation du mal<sup>16</sup>, dont l'indicible horreur oblige à nier la qualité d'humain à ses auteurs et coauteurs ? Barbara Zoeke a osé mettre des mots sur l'inconcevable, sans détours et sans paraphrases inutiles, avec un langage limpide et un contenu parfaitement documenté. L'effet en est d'autant plus fort qu'elle fait comprendre au lecteur le cynisme et la froideur glaciale du fonctionnement de la machinerie de mise à mort... qui fonctionne ou ne fonctionne pas...

---

<sup>14</sup> « La machine d'État fonctionne ou ne fonctionne pas. » (Ma traduction.)

<sup>15</sup> Conception positiviste du droit.

<sup>16</sup> Je fais référence à la conception de la banalité du mal par Hannah Arendt lors du procès d'Adolf Eichmann à Jérusalem en 1961-1962.